

Michel Campiche

Né à Lausanne le 5 août 1922, Michel Campiche fait ses études au Collège de Saint-Maurice et à l'Université de Fribourg, puis enseigne durant de longues années. Après un important travail de recherche, il publie une étude historique sur *La Réforme en Pays de Vaud*.

C'est en 1979 qu'il se lance dans la création littéraire avec un premier récit à trame autobiographique, *L'Enfant triste*, qui raconte l'histoire d'un jeune garçon pris dans une spirale destructrice entre les problèmes scolaires et familiaux.

Après avoir publié la suite de ce livre et parlé de ses années de collège dans *L'Escalé du Rhône*, il écrit des nouvelles, regroupées dans le recueil *Dimanche des mères*, centrées autour de son thème de prédilection : l'absence de communication entre les êtres. On lui doit également un recueil de réflexions et de maximes intitulé *Du haut de la solitude*.

En 1991, Michel Campiche reçoit le Prix Edmond-Troillet pour *L'Escalé du Rhône* et, en 1994, le Prix de l'Association des écrivains de langue française. Il habite actuellement à Saint-Sulpice, et séjourne à Sugnens, village du Gros-de-Vaud, qu'il adopta il y a plus de cinquante ans.

Michel Campiche

Moments d'une vie

L'Enfant triste
L'Escale du Rhône
Journal de mémoire



camPoche

« L'Enfant triste »
a paru en édition originale en 1979
aux Éditions de L'Aire, à Lausanne,
« L'Escale du Rhône »,
Prix Edmond-Troillet 1991,
a paru en édition originale en 1991
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand,
« Journal de mémoire »
est un texte inédit à ce jour

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Moments d'une vie »,
deux cent quarante-sixième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le trente-quatrième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
d'Huguette Pfander, de Marie-Claude Schoendorff
et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Philippe Pache
Photogravure: Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-247-8

Tous droits réservés pour « L'Enfant triste »,
© 1979 Éditions de L'Aire, Vevey

Tous droits réservés pour la présente édition
© 2009 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

L'Enfant triste

« L'Enfant triste »
a paru en édition originale en 1979
aux Éditions de L'Aire, à Lausanne
© 1979 Éditions de L'Aire, Vevey

Pour que tu saches

À SEPT ans, je savais déjà. Un jour, je montais l'avenue de la Gare, avec mon père qui me tenait par la main. Tout en haut, à droite, il s'arrêta devant une grande porte qu'encadraient des plaques de cuivre, avec des lettres gravées. Cela me faisait penser à ces panneaux qui ferment les cases dans la chapelle du crématoire. Pendant un moment, il regarda, et puis il dit : Un jour, on lira : *Docteur Michel Campiche*.

Rien qu'à me rappeler le son de sa voix, je sens qu'il y mettait une espèce de vénération. Dans ses rêveries, sûrement, il lui arrivait de dire : Mon fils, vous savez, le médecin... – Plus tard, j'avais environ douze ans, voyant une inscription à la mode anglaise, il me demanda : Est-ce que tu mettras : *Docteur Michel-U. Campiche* ? – (Je m'appelle Michel-Ulysse ; on m'a donné, comme second prénom, celui de mon grand-père.) Mais il décida, comme si nous passions la commande chez le graveur : Non, Ulysse, c'est trop peu courant.

Mes débuts avaient pourtant révélé une vocation scolaire incertaine. Au printemps 1928, j'entrai dans la classe enfantine, à l'avenue Davel. Une demoiselle nous apprenait à tisser des bandes de papier, à enfiler des perles de verre pour en faire des

colliers. Le matin, rangés en cercle dans la salle de jeux, filles et garçons, les mains jointes et serrées contre la poitrine, la tête baissée, les yeux fermés, nous chantions une prière. Je demandai un jour à mon père jusqu'à quel âge il fallait suivre l'école quand on voulait devenir médecin : Jusqu'à vingt-cinq, vingt-six ans.

Peu après, nous avons rencontré quelques étudiants qui portaient une casquette blanche : Tu vois, ceux-là, ils seront bientôt médecins.

Je les regardai longtemps, et je les vis, dans une salle de classe, avec leur casquette sur la tête, qui enfilait des perles rouges comme des groseilles, et d'autres qui étaient bleues, vertes, jaunes. Seulement, les pupitres étaient à la mesure des grandes personnes ; la maîtresse était différente, elle aussi, avec des cheveux gris et des lunettes. Et puis un jour, elle disait à l'un de ses élèves : Tu n'as plus besoin de venir ; maintenant, tu es médecin.

Dans mon carnet de l'époque, on lit souvent : Michel rêve, Michel n'écoute pas. – Une fois : Trop de babil. – Ma mère a signé, puis écrit en dessous : Au coin, quand il babille, s.v.p.

Un soir, il me vient un de ces frissons qui font dire : Ce n'est rien, un peu de grippe. Deux ou trois jours plus tard, je respire comme quelqu'un qui a couru. On appelle le médecin qui nous soignait d'habitude, mes deux sœurs et moi. Le lendemain, il revient avec un autre médecin qui me tapote sur les côtes avec son index et qui murmure : C'est plein, tout plein, comme un tonneau.

Mon père et ma mère, debout au pied du lit, regardent sans dire un mot. Puis il vient encore un vieux monsieur à barbiche blanche qui écoute dans ma poitrine, en collant l'oreille à l'extrémité d'une espèce de tuyau en bois. Il se tourne ensuite vers mon père, lui donne à mi-voix des explications et, de temps en temps, mon père incline un peu la tête et répond : Oui, Professeur ; mais bien sûr, Professeur.

Le vieux monsieur sort un instant ; il revient portant une des casseroles de la cuisine (je la reconnais) pleine d'eau qui fume. Mon père m'immobilise à plat sur le lit, en me pesant sur les épaules ; il se mord la lèvre, je vois ses dents qui s'enfoncent dans la chair rouge. Avec une longue pince, le médecin retire de l'eau une seringue, dont l'aiguille me donne l'effet d'une lame de couteau. Il relève ma chemise, pour découvrir la cuisse, et puis : Mon chéri, je vais te faire un peu mal, mais tu n'auras pas peur ; tu es un grand garçon.

Une douleur se propage dans tout mon corps exténué par la fièvre ; je pleure, mais pas fort : d'où viendrait le souffle ?

Deux jours après, on recommence ; il me reste si peu de vigueur que j'ai tout juste un gémissement. Le vieux médecin me rassure : on ne fera plus de piqûre. Double broncho-pneumonie, pleurésie purulente qui envahit tout le poumon gauche et la base du poumon droit ; ma première lutte pour ne pas mourir.

J'en sortis avec lenteur, changé. Même avant, je ne montrais ni turbulence ni brusquerie. Ma mère pensera, plus tard, faire mon éloge en disant que je

n'avais jamais déchiré un pantalon. À ma douceur (je parle d'autrefois) s'ajouta une certaine faiblesse du corps. Je manquais de souffle et j'évitais de courir; quand on m'y forçait, il me venait dans la bouche un goût de sang. Au jeu, c'était toujours moi qu'on attrapait.

Il me fallut demeurer toute une année sans retourner à l'école. Une sœur de mon père, qui vivait avec le grand-papa, m'apprit à lire, à écrire, à calculer. Les autres enfants me disaient: Tu en as de la chance!

Quand le médecin le permit, j'entrai dans une petite école, tenue par les demoiselles Burnier, filles de pasteur. On n'allait en classe que le matin. Une grande baie donnait sur un jardin où fleurissaient la capucine et le chèvrefeuille. Au bout de quelques mois, il y eut les examens annuels. Habillées du dimanche, les institutrices nous mirent sur deux rangs, et nous firent des recommandations. Mes mains se crispaient sur les bretelles du sac dans lequel je transportais mon plumier et une tartine. En cortège, on gagna le Collège primaire de Saint-Roch. Mademoiselle Alice, qui était la plus jeune, nous quitta en compagnie d'un des grands qui se présentait à l'examen d'entrée au Collège classique. Tandis que nous descendions, conduits par Mademoiselle Louise, le Pré-du-Marché, ils prirent le chemin Vinet; c'était à ce moment-là un vrai chemin, étroit, qui longeait une propriété où on faisait les foins à dix minutes du Grand-Pont. Je regardais mon camarade; il me paraissait marcher au supplice, et je pensais avec appréhension que mon tour viendrait.

Des surveillants nous installèrent, deux par pupitre. Les institutrices occupaient des chaises au fond, comme pour veiller sur nous. Un monsieur se plaça devant le tableau noir et nous dit : Attention, nous commençons par le calcul ; copiez bien toute la question.

Ensuite, il écrivit lentement : $6 \text{ clous} + 9 \text{ clous} = \dots \text{ clous}$.

Je comptai trois fois, avec mes doigts, en tenant les mains cachées sous la table, car je ne savais pas si c'était permis. Par la suite, j'ai passé bien des examens, et je ne saurais plus dire quelles furent les questions ; mais je n'oublie pas les quinze clous.

Après les vacances, j'entrai dans une nouvelle école, en pleine ville, rue de la Louve. C'était encore une demoiselle qui la tenait. À cette époque, l'enseignement, pour les femmes, comportait presque toujours le célibat ; l'institutrice, après quatre siècles de protestantisme, tenait encore de la nonne.

Mes parents m'avertirent ; c'était sérieux, je ne quitterais la classe de Mademoiselle Monnet que pour le collège. En deux ans, il fallait donc me préparer ; l'examen d'entrée était toujours plus difficile : Nous connaissons des garçons plus intelligents que toi qui n'ont pas réussi, parce qu'ils ne travaillaient pas.

Je ne m'en tirais, dans le fond, pas mal. Le français, l'histoire, marchaient bien. La géographie m'écœura vite. On nous faisait apprendre des listes de mots rugueux : Finsteraarhon, Urirotstock, ou encore tous les affluents du Rhône, sans oublier la

Navizence ni la Chamberonne, et il fallait, de surcroît, montrer sur la carte. Pour le calcul, tout se gâta quand il fallut se servir de nombres avec des virgules. Trois pommes, neuf francs, page 24, je sais ce que ça veut dire. Mais les nombres tout seuls, 3, 9, 24, ne signifient rien pour moi. Ce n'est même pas un emballage vide, c'est du néant. Lorsqu'il me fallait transformer ces chiffres qui me semblaient voler leurs virgules à l'écriture – car pour moi écriture et chiffres n'eurent jamais rien de commun – et aligner tout cela en une colonne avec des virgules les unes sous les autres, je chavirais dans l'inexistant ; aucune explication ne pouvait me ramener à la surface. Dans les problèmes, je me perdais s'il se trouvait des myriamètres, des décalitres et autres appellations introuvables dans la réalité. Pour les trains, il me paraissait bête et inutile de calculer. On voulait savoir à quelle heure se croiseraient le train A et le train B, compte tenu des vitesses, des heures de départ, de la distance : qu'est-ce que ça pouvait bien nous faire, du moment qu'on n'y monterait jamais ? Il y avait des calculs de salaire : une repasseuse commence son travail à 8 heures. Sachant qu'elle gagne 1 Fr. 30 de l'heure, et qu'elle s'arrête de 11 heures 30 à 13 heures, sauf le jeudi, combien... – Cela ne regardait après tout que la repasseuse et sa patronne. Ces fictions puérides m'agaçaient.

Dans mon carnet, je lis : *Michel rêve, et perd de ce fait un temps précieux.* – Je ne rêvais pas tant que ça : je m'évadais. Brusquement, saisi par une nostalgie d'exilé, je revivais les vacances à la campagne, les foins, les moissons, avec les chars qui pénétraient sur

le pont de grange alors que les sabots des chevaux martelant les planches faisaient un bruit pareil au tonnerre. Ou bien je tâchais d'imaginer des scènes qu'on nous racontait dans le livre d'histoire: les Helvètes et les Romains qui se défiaient à Genève, par-dessus le Rhône; Pierre de Savoie qui regardait le lac, assis dans l'embrasement d'une fenêtre, au château de Chillon, et une peau d'ours lui couvrait les jambes parce que les personnes âgées ont froid quand elles vont bientôt mourir. L'institutrice me donnait une petite claque sur l'épaule, et je reprenais mon porte-plume ou mon crayon que, sans même remarquer, j'avais laissé glisser. La réalité, moins vraie que celle à quoi on venait de m'arracher, me saisissait de nouveau: Pierre et Jean possèdent ensemble 43 billes... Par quel col doit-on passer pour se rendre d'Altdorf à Bellinzone?... Souligner tous les compléments indirects. Ô ma forêt de Penau!

L'examen annuel donna de bons résultats, sauf pour l'arithmétique. Et je dessinais mal; on me conduisit chez l'oculiste, qui prescrivit des lunettes. Le dessin n'en alla pas mieux; je n'ai d'ailleurs jamais pu l'apprendre. Mon père s'inquiéta: le calcul et le dessin étaient indispensables pour qui voulait étudier la médecine.

L'institutrice, à défaut de compréhension, finit par m'inculquer des automatismes et, à l'examen suivant, l'épreuve de calcul fut acceptable. Pour les oraux, ma mère m'accompagnait. Au français, on me fit lire un texte que je résumai, après quoi on me posa des questions de vocabulaire, de grammaire. À chaque réponse, l'expert disait: Très bien, parfait.

– Comme tous les parents dans ces occasions-là, ma mère tâta le terrain: Nous voulons le mettre au Collège classique.

— N’ayez aucune crainte, Madame, tout ira bien.

On arrivait à l’échéance, à ces examens de juin 1933. Mon père, un jour, était monté pour dîner. Tout le monde s’était mis à table, il m’avait dit sur un ton important: Ce matin, je suis allé pour t’inscrire et j’ai parlé avec le directeur, Monsieur Dudan.

Je restai sans pouvoir manger, mais nul ne le remarqua, tant la nouvelle accaparait l’attention. Puis mon père, après un moment de silence durant lequel on n’entendait que les cuillères qui heurtaient le fond des assiettes, fit la synthèse de la conversation et de ses conseils personnels.

Le collège, au fond, n’était pas si difficile que ça. Il fallait, avant toute chose, de l’application, beaucoup de conscience, une vie bien réglée: Ainsi, quand tu travailleras dans ta chambre, si tu entends une moto qui passe, ne te mets pas à la fenêtre pour voir si elle est grande ou petite. – Le directeur avait insisté, paraît-il, sur la nécessité de se coucher de bonne heure: Tu voudras donc bien me faire le plaisir de ne plus traîner en chaussettes jusqu’à des neuf heures et demie.

Aux repas suivants, il y eut encore d’autres conseils. Chaque jour, tous les devoirs étaient contrôlés, et certains professeurs faisaient défiler au tableau noir tous les élèves, par ordre alphabétique. Même le contenu des serviettes pouvait donner matière à une

inspection : Tu rangeras tous tes livres dans l'ordre où il faudra les employer, de même que les cahiers. Par exemple, si tu as le français en première heure, tu mets d'abord dans ta serviette ton livre de français; après, s'il y a une leçon d'arithmétique, tu mets le livre d'arithmétique à côté du livre de français, et ainsi de suite; c'est une habitude à prendre.

Je me sentis perdu. Quand j'apercevais un collégien, je l'imaginai travaillant tard le soir, jusqu'au moment où il s'endormait, le visage sur son cahier. À la maison, le régime se modifia. Mon père, qui avait son magasin au rez-de-chaussée, grimpait à l'appartement, faisait irruption dans ma chambre et me demandait : Tu fais tes leçons ? Rappelle-toi ce que le directeur a dit.

Parfois, je ne l'entendais pas approcher. Il me trouvait à la fenêtre, ou en train de lire. Alors, il s'asseyait sur une chaise, répétait ses conseils, m'adjurait de mieux travailler, pour l'amour de mes parents, pour la satisfaction de toute la famille, qui attendait de moi une réussite.

Ma mère s'était mise à surveiller tous mes devoirs, m'en faisait recommencer. À peine avais-je fini que j'entendais ma grand-mère qui disait : Il devrait aller au lit. – Alors ma mère interrompait la lecture de la *Feuille d'Avis* et venait me dire d'aller me coucher, comme si l'ordre émanait d'elle.

De jour en jour, je me sentais davantage coincé. Il me venait de ces espoirs absurdes, comme aux gens qui ne savent plus que faire. Je tombais malade, ou bien mes parents, à la dernière minute, changeaient d'avis.

Ma mère, pour l'examen, avait préparé mes habits du dimanche; elle s'assura qu'il y avait bien, dans mon sac, une plume, un crayon, une règle, une gomme, ainsi que le précisait la convocation. Au moment du départ, elle m'embrassa: Tu verras, ça ira bien, et je prierai pour toi.

Ce fut mon père qui m'accompagna.

Nous descendîmes la route du Tunnel. À notre gauche, il y avait d'abord deux maisons: le numéro 4 où nous habitons, et puis le numéro 2; ensuite le trottoir, bordé par une balustrade en fer, surplombait la Riponne. Il fallait alors traverser la rue pour prendre l'escalier Hollard, qui menait au Valentin, vers un gros platane. En haut de l'escalier, on tournait pour descendre, mais pas jusqu'en bas. Le collègue était sur la gauche. Tel sera, des années durant, aller et retour, mon itinéraire.

La porte menait à quelques marches d'escalier qu'on montait, puis venait un vestibule avec deux colonnes en faux marbre, au flanc desquelles des mains d'élèves laissaient des traces noirâtres. Du vestibule, un couloir menait au préau, qui était goudronné, avec des arbres plantés sur une seule ligne. Un mur surplombait la route du Tunnel. Côté préau, il formait une banquette sur laquelle on pouvait s'asseoir; on appuyait le dos, quand on se laissait aller un peu en arrière, à une palissade métallique dont chaque barreau se terminait par une pointe en fer de lance.

J'étais assis sur ce mur, à côté de mon père. Il me racontait que ce bâtiment avait été d'abord un orphelinat. La municipalité de Sainte-Croix y avait

placé Ferdinand Campiche, un frère aîné du grand-papa; il s'ennuya tellement que sa mère, pourtant invalide, veuve et chargée d'enfants, le reprit à la maison.

Les fenêtres avaient des volets peints de bandes vertes et blanches, comme aux cures de campagne.

Dans le préau, les candidats, entre cinquante et soixante, allaient et venaient, beaucoup accompagnés de leur père ou de leur mère, et même des deux, mais cela ne créait ni bruit ni agitation: l'heure était au sérieux.

Un vieux monsieur, à l'allure d'officier à la retraite, apparut dans l'encadrement de la porte. Candidats et parents se groupèrent au pied de l'escalier. Le monsieur nous dominait comme du haut d'une tribune, et il tenait à la main une grande feuille de papier. D'une voix forte et impérieuse, il annonça: Vous répondez « Présent » à l'appel de votre nom, puis vous passez dans le couloir, d'où on vous conduira dans les salles.

Il ajusta ses lunettes à monture d'or. Quand on en fut à Br, mon père me dit: Attention, ça va être ton tour.

On appela: Campiche Michel. Je m'avançai: Présent. – La crainte m'étranglait; le monsieur répéta, en détachant les syllabes: Cam–pi–che Michel. – Présent. J'étais, cette fois-ci, à son niveau. Il me fixa: Vous devez parler plus fort, mon ami.

On commença par une dictée, qui me parut peu difficile. Le vieux maître se tenait devant le tableau noir, presque au garde-à-vous. Il lisait trois ou quatre mots, puis dardait sur nous un œil aigu, avec

une petite flamme tout au fond de la prunelle. Ses sourcils foncés lui donnaient un air sévère, tandis que la moustache gauloise faisait au contraire vieux papa. Il relut lentement tout le texte puis, le temps écoulé, sur un ton sec, il nous ordonna de déposer nos plumes. Accoutumé aux institutrices, je me sentais mal à l'aise ; comme disaient les Romains, on m'enlevait aux femmes.

On nous lut ensuite un texte qu'il fallait résumer. Et puis vint l'épreuve qui me préoccupait le plus, l'arithmétique. L'appréhension me fut, comme presque toujours, plus pénible que la circonstance elle-même, et cela me parut moins difficile que les exercices ordinaires.

À midi, ce fut la pluie de questions : Ça a bien été ? Qu'est-ce qu'on t'a demandé ? – Cela me faisait craindre des pièges inaperçus, des fautes énormes que je n'avais même pas soupçonnées, bref la débâcle. Mon père s'étonna que Monsieur Kohler ait dû m'appeler deux fois : Tu aurais dû prendre la même voix que lui.

Le lendemain matin, il fallut revenir pour les oraux ; j'en sortis avec l'impression que c'était perdu. Pour une bêtise. On m'avait demandé combien de genres il y avait en français ; j'avais répondu : Deux, le masculin et le féminin. – Mais j'ajoutai, pour l'avoir lu peu auparavant, dans les pages de grammaire qu'on ne devait pas apprendre par cœur : Il y a aussi le neutre. – L'expert me regarda : le neutre ? Expliquez-vous.

— Oui, quand on dit, par exemple : C'est beau, il pleut, on a un sujet neutre.

— Bien, bien, merci.

Ce « bien, bien » me fit croire que j'avais commis la faute attendue, celle qui faisait tout rater, et que l'expert en exprimait sa satisfaction. Voilà pourquoi il n'avait pas continué. J'étais perdu, pour un mot, pour une précision qu'on ne demandait pas.

Sur le chemin de la maison, je pesais les arguments. Allait-on me refuser pour ça ? L'expert n'avait rien noté sur sa feuille ; peut-être qu'il se proposait de réfléchir. Et je voyais les professeurs qui discutaient entre eux, et celui-là disait, avec un geste de la main : Inutile d'insister ; il m'a parlé du neutre en français.

Je montai, les jambes lourdes, comme quand on couve la grippe. La tension nerveuse tombait, je glissais au creux de la vague. Ma grand-mère se trouvait seule dans l'appartement. Elle me demanda : C'est allé, aujourd'hui ?

— J'espère ; mais je voudrais me reposer, je suis fatigué.

— Fatigué, après un petit examen comme ça ! Qu'est-ce que tu feras plus tard ?

Il fallait patienter deux jours. C'était encore plus pénible que l'attente qui précédait, car maintenant tout se trouvait joué. Je repensais au sujet neutre, à des mots de la dictée, au calcul. Les experts avaient-ils déjà décidé ?

Le jour même de l'examen, on pouvait lire sur un tableau noir, à gauche de l'entrée, en haut des escaliers, que les résultats seraient affichés à seize heures. J'arrivai vingt minutes à l'avance. Le

concierge m'aperçut : C'est trop tôt, reviens à quatre heures. – Le premier coup sonnait à la cathédrale que j'entrais dans le vestibule. Justement, la secrétaire fermait, d'un tour de clé, la vitrine où, contre un panneau vert tout criblé de petits trous, se détachait une grande feuille dactylographiée que retenaient quatre punaises, une à chacun des angles. Les noms se suivaient, dans l'ordre de promotion. D'abord, on lisait un chiffre, indiquant le rang, puis les nom et prénom, enfin le total des points ; il en fallait au moins soixante, sur un maximum de cent.

Je commençai par le dernier nom, qui était le quarante-deuxième. Je montai dans la liste : rien, encore rien. Dans ma poitrine se creuse un vide, je ne respire plus, et tout à coup : 2 – Campiche Michel 92 p.

Je sors en courant, et je bouscule des gens qui entrent. Arrivé au gros platane, en haut de l'escalier Hollard, je me dis : C'est impossible, j'ai dû me tromper. – Et voilà que je retourne au collègue. Il y a maintenant un petit attroupement. On entend des exclamations. Un garçon pleure, une dame lui dit : Et tu crois que ça m'étonne ?

Il me faut me surveiller pour ne pas lire à haute voix : 2 – Campiche Michel 92 p.

Je file au Tunnel. Mon père n'est pas au rez-de-chaussée, je monte l'escalier de bois qui conduit à la partie supérieure du magasin ; il parle avec deux clientes. L'une d'elles, debout, essaie une chaussure qu'elle regarde dans un miroir incliné qu'on pose à même le sol. Bien sûr, il voit tout de suite à mon air, mais il demande : Alors ?

— Je suis deuxième sur quarante-deux, avec nonante-deux points sur cent.

Il m'embrasse et me dit : Tu sais, j'en étais sûr ; monte à l'appartement, j'arrive.

Ma mère est dans la cuisine ; je ne lui laisse pas le temps de poser une question, elle m'embrasse en disant : Quel bonheur !

Un moment plus tard, mon père vient : Nous téléphonerons à grand-papa vers six heures ; il sera rentré pour souper. Rappelle-toi ce que j'avais promis ; allons voir.

Dans l'inquiétude et la presse de ces dernières semaines, je n'y avais plus pensé. Mon père ouvrit le tiroir de sa table de nuit, il en tira sa montre de jeune homme, qui était ronde avec un vieux bracelet en cuir. Il la gardait pour m'en faire cadeau quand je serais collégien. Tout de suite, je voulus la porter. Mais elle ne marchait plus. L'horloger ne put la réparer ; on finit par m'en donner une neuve.

Juillet, août, c'étaient les vacances. Je ne pensais pas trop au collège ; la réussite à l'examen calmait, dans une certaine mesure, mon inquiétude.

Le jour avant la rentrée, ma mère m'accompagna chez un chapelier, pour acheter la casquette. En réalité, c'était une sorte de képi, bleu foncé, de forme tassée, avec des galons rouges sur les coutures et une visière noire qui brillait. Sur le devant, il y avait une petite cocarde aux couleurs cantonales, qu'on appelait une olive. Il se trouva que, pour moi, un numéro était trop petit, l'autre un peu trop grand. Le marchand glissa sous la coiffe deux petites lames de liège. Puis il demanda s'il fallait l'emballer.

— Oh ! non, je la mets tout de suite.

Nous devons encore acheter une olive qu'on épinglait à son vêtement lorsqu'on ne portait pas la casquette. Il y avait deux modèles : une olive pleine et lourde, avec les couleurs en émail, et un petit trait doré qui séparait le vert du blanc ; l'autre avec les couleurs simplement peintes sur un fond de métal mince. Ma mère désigna le second modèle : Nous prenons celui-là, c'est meilleur marché.

Quand on se retrouva dans la rue, il me semblait porter une couronne. J'arrivai chez mon grand-père, je demeurai un instant immobile, sur le seuil du salon. Puis j'enlevai d'un geste lent ma casquette dont la coiffe, encore dure, me marquait le front d'une mince ligne rouge, et le grand-papa me tendit la main en disant : Michel, je suis fier de toi.

Le premier jour, il nous fallut consulter, dans le vestibule, des listes qui nous indiquaient la salle où nous rendre ; j'étais en sixième C. (À cette époque, le collège commençait par la sixième pour se terminer par la première.) Chacun se plaça comme il voulait ; je me trouvai en tête de troisième colonne, du côté opposé aux fenêtres. À côté de moi, il y avait un garçon qui paraissait trop grand pour la sixième. En fait, il avait juste mon âge, onze ans.

Quand le maître de classe entra, mon voisin me chuchota : C'est Ansermoz. — Nous étions tous debout. Il demeura un moment immobile sur le podium, et puis il nous dit un peu sèchement : Merci, vous pouvez vous asseoir. — Il déposa sa

serviette sur le pupitre, en sortit un registre à couverture rouge, l'ouvrit. – À l'appel de votre nom, levez-vous et répondez : Présent. Faites-moi remarquer les erreurs, s'il y en a. – Vint mon tour : Campiche Marcel. – Avec ce ton cassant que prennent les timides quand ils se forcent, je corrigeai : Monsieur, je m'appelle Michel. – Il me sembla que tout le monde me regardait, comme si j'avais lâché une grossièreté.

— Merci, j'en prends note.

Il nous donna ensuite ce qu'il appelait des explications nécessaires. Le collègue, c'était sérieux, parce qu'on y préparait son avenir. Nos parents songeaient pour nous à des études supérieures. Je ne voudrais pas, continua-t-il, vous décourager, mais il faut regarder la réalité en face. Vous êtes ici trente et un. Sur ces trente et un, il y en a trois ou quatre seulement qui iront à l'Université.

Je serrai mes genoux l'un contre l'autre, et je ressentis une envie de m'en aller tout de suite. Ce qu'on m'avait dit sur le collège, c'était donc vrai.

L'avenir démentira ce pronostic. Je me rappelle le début de la liste, jusqu'à mon nom. Cela fait six élèves, dont aujourd'hui un chirurgien, deux juristes, deux maîtres secondaires. Et parmi les quelques autres dont je sais ce qu'ils devinrent, il y a quatre médecins, un docteur en droit, un ingénieur, et un physicien qui occupe une chaire universitaire à l'étranger. Le soir, quand je rapportai à mon père cette mise en garde, il répondit avec simplicité : Eh bien ! tu n'as qu'à t'arranger pour être dans ces trois ou quatre ; tant pis pour les autres.

Après trois jours, nous connaissions tous nos maîtres. J'avais calligraphié notre horaire sur une feuille appliquée contre la paroi de ma chambre ; on m'avait acheté les livres, les cahiers dont je fignois les étiquettes. Ceux d'entre nous qui doubleraient nous avaient menés à la salle de gymnastique, local sans soleil où nous tournions dans une odeur de transpiration et de caoutchouc, tandis que, par les fenêtres ouvertes, nous arrivaient les émanations d'un garage. Il n'y avait ni piste ni terrain. Dès le mois de mai, Monsieur Bory fermait la salle, et placardait contre la porte une petite carte : Beaulieu. Nous allions jusqu'à la place, couverte d'une herbe maigre. Au bout d'un moment apparaissait Monsieur Bory, qui sortait du café installé dans les annexes du château. En fin d'après-midi, il arrivait en se plaignant de la migraine.

Je ne brillais pas. Lorsqu'il fallait monter à la perche, je restais au plancher, tandis que les autres, de la main, touchaient le plafond. L'un d'eux appelait : Campiche, tu viens ! on t'attend.

Mon père, qui attachait une grande importance à la gymnastique, s'en montrait vexé : Quand je pense qu'à mon école de recrues je descendais la perche la tête la première, et avec tout mon barda sur le dos, encore. Donne-toi de la peine, autrement tu risques de n'être jamais soldat.

Cela faisait partie de son programme. Je devais entrer dans les sanitaires (comme lui, mais pour d'autres raisons, car il faisait partie d'une secte), ce qui me permettrait, une fois médecin, de prendre des grades ; il fallait devenir au moins capitaine. Je

savais déjà que l'uniforme et les accessoires coûtaient 1 200 francs : Mais ne t'inquiète pas ; quand tu deviendras lieutenant, tu ne gagneras pas encore ta vie. Je t'avancerai les frais d'équipement, tu me rembourseras plus tard. Et je t'obtiendrai les deux paires de bottes à prix réduit, chez le fabricant.

Pour les jeux, le bilan n'était pas meilleur. À la bataille, je me trouvais régulièrement parmi les premiers « prisonniers », car je n'osais pas me lancer par terre afin d'éviter le ballon. À la course, j'arrivais le dernier, et quand on faisait les relais, mon équipe risquait toujours de perdre.

De temps à autre, nous nous rendions à la piscine ; c'était encore la vieille piscine Haldimand, un très petit bassin couvert, dont l'eau chlorée nous irritait les yeux, le nez, la gorge. Là encore, échec : je ne pus apprendre à nager ; après quelques séances inutiles, je fis simplement acte de présence et je passai l'heure dans une sorte de galerie à grillage qui surplombait le bassin. Et cela d'autant plus volontiers qu'il se trouvait assez souvent une classe primaire en même temps que nous. Il en résultait un affreux grouillement de corps qui dégageait un relent acide. Mon père stigmatisait une telle abstention : Quand tu feras ton école de recrues, ton lieutenant donnera l'ordre à deux copains de te flanquer à l'eau, et il faudra bien que tu te débrouilles. Dire qu'à ton âge, moi, je nageais sous l'eau, les yeux ouverts.

C'était vrai ; écolier, il descendait à bicyclette la rue de l'Université, en roue libre et les mains sur les hanches. Devenu jeune homme, il dissimulera ses

rentrées tardives en grim pant deux étages de façade pour gagner sa chambre ; ou bien encore, il gravira quatre étages d'escalier sans reprendre haleine avec, sur le dos, un sac de sucre qui pesait cent kilos. Avec mon corps frêle qui haletait sitôt qu'il fallait courir, avec mon aversion pour la bagarre et pour l'exercice physique, sauf la marche, toujours aimée (je tiens cela de mon grand-père), je lui apparaissais comme un descendant peu digne, et même dégénéré. Il lui arrivait de me dire, sur un ton de dépit : Tu ne seras jamais un type bien bâti.

Au bout de quinze jours, on nous fit faire le premier exercice écrit de latin ; il devait y en avoir un par semaine. J'annonçai, durant le dîner : On nous a rendu le thème latin.

— Ah ! tu as obtenu une bonne note, j'espère.

— J'ai fait cinq et demi.

Mon père sursauta.

— Comment ? Cinq et demi ! C'est du travail, ça ? Les autres ont sûrement des bonnes notes.

— Trois ont fait neuf ; et un, neuf et demi.

— C'est ça ; dès le premier travail, tu te mets parmi les cancre. — Puis il énuméra longuement les inconvénients d'un mauvais départ : manque de bases pour continuer, mauvaise réputation auprès des professeurs, déficit à combler. Et la colère le reprit : Dis-toi bien que tu n'es pas au collège pour t'amuser ; tes petites écoles de vieilles filles, c'est fini.

Ma mère interrompit doucement : Bien sûr, c'est dommage, mais ce n'est que la première note ; la prochaine fois, je suis sûre qu'il fera mieux.

Elle se trompait : la semaine suivante, j'obtenais trois. Mon père se fâcha d'autant plus que les autres branches n'allaient pas fort. Il parla de déception, d'échec au départ : Tu étais deuxième à l'examen ; tu vois ce que tu peux faire quand tu veux.

Après un entretien avec Monsieur Ansermoz, il fut décidé que j'aurais un répétiteur. À la fin du premier trimestre, je m'en tirais avec soixante-neuf points sur cent. Pour le rang, j'étais vingt-quatrième : Quoi, en queue de classe, dira mon père. Aux premiers « accidents de parcours », un professeur m'avait demandé, sur un ton à la fois surpris et peiné : Vous n'avez donc pas l'intention de défendre votre deuxième place ?

Le deuxième trimestre amena des ennuis théologiques. On nous donnait une fois par semaine une leçon d'histoire biblique. Mes parents hésitèrent : ils se défiaient de tout ce qui, de près ou de loin, touchait à l'Église officielle. De surcroît, notre professeur, Monsieur Goumaz, enseignait à la Faculté de théologie, ce lieu maudit où les futurs pasteurs, entrés plein de zèle et de piété, perdaient la foi. Ma mère proposa, malgré tout, un essai : Il entendra sûrement de bonnes choses.

Très tôt, mes parents froncèrent le sourcil. Monsieur Goumaz nous disait que le récit de la Création, dans la Genèse, venait des Babyloniens. Le déluge, tel que le racontaient les Écritures, était une impossibilité : Réfléchissez un peu. Le Mont-Ararat, au sommet duquel l'arche se serait posée, est haut de cinq mille mètres. D'où aurait pu venir une pareille

quantité d'eau? – Quant à l'arche, Monsieur Goumaz la torpillait.

Ces théories bouleversaient toutes les notions darbystes. On nous élevait dans l'idée qu'il fallait accepter au sens littéral tout ce que la Bible renfermait. Ainsi donc Noé, très réellement, avait construit l'arche pour y placer un couple de chaque espèce, et Jonas passé trois jours dans les entrailles d'un gros poisson. En comptant d'après l'âge des patriarches, on établissait que la création du monde, et de l'homme, remontait à l'an 4004 avant l'ère chrétienne. Quant aux restes humains que la science faisait remonter à des millions d'années, on les datait mal, soit par erreur, soit dans l'intention de contredire à tout prix la bible.

Ce respect de la lettre s'étendait jusqu'au papier. Ainsi mon père estimait qu'il ne fallait rien inscrire dans les marges du livre saint, ni même souligner une phrase. Et chaque famille possédait une grosse bible, en général un cadeau de mariage, dont la couverture était protégée par une housse. Au salon ou dans la salle à manger, cette bible était posée sur une console, bien en évidence.

Mon père écrivit au directeur pour me faire dispenser de l'enseignement religieux, qui était facultatif. Et pourtant rien ne changea. Lorsque nous avions une heure de libre, nous ne pouvions quitter le collège. Il nous fallait recourir à l'hospitalité d'une classe; on appelait cela être « en visite ». Pour le reste de l'année scolaire, je pus donc suivre en visite les leçons de Monsieur Goumaz. Il en fut un peu surpris, au début, et puis il dut comprendre que

la demande de dispense venait des parents, non de moi.

Certes, je n'approuvais pas constamment. Chez Monsieur Goumaz, ce qui m'attirait, je devais le comprendre par la suite, c'était la réflexion d'un homme profondément intelligent, et aussi la démarche d'un esprit libre. On pouvait s'étonner devant certaines de ses interprétations qui demandaient autant de bonne volonté que pour croire au miracle. Ainsi, quand il parlait du Christ marchant sur les flots, comment admettre que Pierre, André, Jacques et Jean, qui, en leur qualité de pêcheurs professionnels, connaissaient toutes les particularités du lac de Tibériade, n'aient pas vu que Jésus marchait sur un banc de sable à fleur d'eau ?

Mes parents ne soupçonnèrent jamais cette contrebande.

Pour le dessin, nous montions deux fois par semaine dans les combles de l'annexe. Il y avait là un vrai atelier, avec un vitrage tourné vers le nord, et des poutres peintes en blanc contre lesquelles couraient des guirlandes de lierre, des cortèges de dragons rouges. Aux parois pendaient de nombreux moulages en plâtre, depuis une tête de faune jusqu'à un fantassin anglais qui, manches retroussées, lançait une grenade. Par ordre alphabétique, le premier à gauche en haut, le dernier à droite en bas, nous prenions place sur des gradins de bois qui formaient comme une moitié d'amphithéâtre à deux étages, notre planche à dessin s'appuyant d'une part sur nos cuisses et, de l'autre, sur une balustrade. Le

maître, Monsieur Alois Otth, nous inspirait un peu de crainte et beaucoup de curiosité. Dans les mauvais jours, son visage prenait une expression à la fois têtue et renfrognée, qui faisait penser au masque mortuaire de Beethoven. Sa chevelure argent, coiffée en arrière, plaquait au crâne. Il portait un paletot de velours brun et une cravate lavallière; les journaux parlaient des tableaux qu'il envoyait aux expositions. Il ne se foulait pas, comme on dit. Certaines fois, nous faisons un «dessin libre». Ou bien, il traçait rapidement au tableau noir une figure que nous devons reproduire et il se bornait à quelques conseils: Veillez à faire des courbes très gracieuses. – Ou bien: Faites les cercles ronds, ça vaut mieux. – Parfois, il nous racontait des histoires: un voyage à vélo jusqu'à Venise, quand il était jeune, par le col du Simplon; ou bien les aventures d'un singe et d'une vipère, qu'il élevait dans sa chambre. Il comptait à son répertoire deux succès inépuisables: des théories sur l'hypnose et sur l'homme primitif. Je ne sais d'où il tirait tous ses renseignements, au sujet desquels un anthropologue eût sans doute émis des réserves. Mais nous écoutions transportés d'admiration et nous racontions tout à nos parents. Les miens ne furent pas très enthousiastes et mon père me mit en garde: Je le connais; il a toujours été un drôle de type.

Une rancœur d'homme à qui les circonstances n'avaient pas permis d'aller à l'Université poussait Monsieur Otth à mépriser l'instruction: Vous savez que *père* vient de *pater*; mais *pater*, vous ne savez pas d'où ça vient. Alors, ça sert à quoi?

Ce fut lui qui m'infligea ma première heure
d'arrêts, pour bavardage.